

La PRÉSIDENTE: Oh oui, ils sont ici, je le sais, Mme Hugessen me corroborera.

M. LERNER: Je scrute les journaux. Mais ce n'est pas la question qui nous occupe. Si les juifs agissent ainsi, n'oubliez pas qu'ils traversent une phase critique, et qu'ils recevront plus de pouvoirs. Ils auraient reçu plus d'un millier d'enfants ici, si on le leur avait permis. Je ne veux pas critiquer. Mais le fait est là: si les Juifs peuvent le faire, l'argument s'en trouve renforcé: que pourrait alors faire le peuple canadien? Ne nous leurrions pas. Si 160,000 ou 180,000 individus au Canada, malgré toutes les obligations que le pays leur impose et malgré leurs obligations envers leurs congénères, peuvent placer un millier d'enfants, qui, selon moi, exigent un déboursé de trois cents à quatre cents dollars, car ils payent eux-mêmes leur transport et tout le reste:—pour employer le langage ordinaire, des rués, "ils se font écorcher sur tout",—s'ils peuvent agir ainsi, dis-je, au nom du ciel, que pourrait faire le Canada?

C'est pénible. C'est une chose qui ne nous laisse pas l'esprit tranquille. Si un être humain a un peu de cœur, quelque âme ou conscience, s'il croit le moins à un Etre suprême ou à l'au-delà, en face de la détresse de 20,000,000 d'enfants, pouvons-nous, mes amis, demeurer figés dans cette enceinte du Sénat, à Ottawa, Ontario, sachant qu'en sortant d'ici la paix règne partout, que tout est à notre disposition et que nous n'avons qu'à tendre le bras pour nous assurer les nécessités de la vie? Franchement, tout ce qui nous manque, c'est un peu d'énergie. Là-bas, il y a 20,000,000 d'enfants qui sont dans l'état où ils sont, sans qu'ils l'aient voulu, ni que ce soit de leur faute. Et nous en avons besoin. Je chemine sur la chaussée et je ne vois pas d'enfants. C'est le cas non seulement à London, mais partout. Je ne vois pas d'enfants.

L'hon. M. ROEBUCK: Vous devriez aller faire un tour à Hull.

M. LERNER: Ma foi, c'est différent, monsieur. Nous, du peuple, silencieusement et patiemment, espérons, attendons et désirons que nos administrateurs nous procurent la vie qui est essentielle à notre existence nationale. Permettez-moi de le dire: je suis convaincu que les peuples de langue anglaise de l'univers, et, puis-je ajouter, nous, les juifs, ont une mission à remplir dans le monde. Ne soyons pas flegmatiques, ne soyons pas satisfaits, parce que nous avons ce que nous possédons, car ce n'est pas suffisant; nous ne nous acquittons pas des privilèges dont nous jouissons. Tout être humain digne de ce nom, et toute nation digne de ce nom, doivent donner mille fois plus qu'ils ne reçoivent. J'exprime ici, madame la présidente et messieurs, la voix et le désir du peuple du Canada, et je dis que tout groupe politique qui aura le courage et assez de conviction pour adopter cette politique comme programme ralliera tous les suffrages, non pas à l'instar d'Hitler à l'aide de la carabine, mais de par la libre volonté du peuple. Rien ne pourra lui faire concurrence, si la question est exposée sous son vrai jour à la population. Je suis moi-même une sorte de politicien, un politicien de quartier, et je crois que c'est ce qui va arriver. Un parti politique s'emparera de cette question, parce que le programme le plus pratique et qui en vaut la peine consiste à permettre à des immigrants d'entrer au pays, de manger nos pommes de terre, d'extraire et de mouler le fer, et de vivre une vie qui mérite d'être vécue, plutôt qu'à envoyer des milliards de dollars à l'Europe. Ne nous imaginons pas que nous allons ainsi nous faire de futurs clients lorsque nous ne savons pas ce que le client va acheter de nous. Mais dans le cas qui nous occupe, nous aurons un client sûr.

La PRÉSIDENTE: Monsieur Lerner, je crois que l'exposé que voici renferme toutes vos idées. Désirez-vous que nous l'ajoutions au compte rendu?

M. LERNER: J'en serais très heureux.

L'hon. M. ROEBUCK: L'avez-vous lu, madame la présidente?

La PRÉSIDENTE: Oui.

L'hon. M. ROEBUCK: Monsieur Lerner, nous avons pris plaisir à vous écouter.